

## La Tora qui descend du ciel et celle qui surgit depuis la terre

(Actes du colloque de l'AIU, Tora min ha-chamaïm)<sup>1</sup>

Rivon Krygier

Notre propos est de réfléchir sur la manière dont il convient aujourd'hui de penser la Révélation, la parole de Dieu révélée aux hommes, face d'une part à sa mise en cause par les « scientifiques » et face d'autre part à son absolutisation par les « fondamentalistes ». Pour en saisir l'enjeu, il nous faut en passer brièvement par la querelle autour de la « Création ». Le 30 juin 1860, soit un an après la parution de l'ouvrage fondateur de Charles Robert Darwin, *L'origine des espèces, au moyen de la sélection naturelle*, se tint un débat enragé à Oxford entre Samuel Wilberforce, évêque d'Oxford et Thomas Huxley, le philosophe surnommé « le bouledogue de Darwin ». Wilberforce, sarcastique, demande à Huxley s'il descend du singe par son père ou par sa mère. Huxley, laconique, répond qu'il préfère descendre d'un singe plutôt que d'un évêque!<sup>2</sup> La joute oratoire, véritable passe d'arme, est hautement significative.<sup>3</sup> Elle dénote ce qu'est encore souvent la tonalité du conflit entre les tenants de la « vérité » scientifique et ceux de la « vérité » religieuse : l'invective et le dialogue de sourds.

Avouons que se voir entendre que l'on « descend du singe » n'est point une nouvelle très réjouissante pour qui se fait une haute idée de la vocation de l'homme, conçu « à l'image de Dieu » et devant atteindre « Sa ressemblance ». C'est l'idée littéralement atterrante d'une origine purement terrestre, naturelle et matérielle de l'humanité, contrairement à ce qu'en a dit la Bible. Ce qui fait écho à une autre joute restée célèbre : Napoléon Bonaparte fit à Pierre-Simon Laplace cette remarque : « M. Laplace, on me dit que vous avez écrit ce volumineux ouvrage sur le système de l'Univers sans faire une seule fois mention de son Créateur. » Laplace répondit : « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse... » Signe des temps modernes que cette réponse lapidaire mais cinglante, car le propre de la méthodologie scientifique est de vouloir expliquer le monde seulement par le monde.<sup>4</sup> Elle exclut de principe toute participation divine, toute transcendance ou finalisme, toute intelligence ou intentionnalité supérieure à l'œuvre. Et quand la physique se fait métaphysique, elle dénie à l'existence un sens ultime et une issue, c'est-à-dire la perspective d'un salut. La connaissance objective (user de raison et se faire une raison), l'auto-détermination de la conscience se veulent suffisantes.<sup>5</sup> En bref, nous avons d'un côté des *scientistes* qui livrent une explication *matérialiste* du monde qui non seulement rend la question de Dieu et de la Création dénuée de toute pertinence, mais la présentent comme une affabulation futile, puérile et inutile à l'intelligence du monde et du sens de la vie. De l'autre côté, se cabrent des *créationnistes* qui

---

<sup>1</sup> Article paru dans *Pardès*, n° 51, In Press, 2012, pp. 131-245. Il a été repris en partie dans le *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944*, Jean Leselbaum, Antoine Spire, 2013, à l'entrée « Science et religion ».

<sup>2</sup> Cité dans Jean Staune, *Notre existence a-t-elle un sens ?*, Presses de la Renaissance, p. 206.

<sup>3</sup> L'évêque peut ici aussi bien être le rabbin ou l'imam car toutes les « gens du livre » sont concernées par le choc entre les vérités assénées par la tradition et celles proposées par les découvertes et théories scientifiques. L'expression « *Ahl al-Kitab* : gens du Livre » vient du Coran et désigne les juifs et les chrétiens. Bien qu'elle soit très problématique dans la mesure où le rapport à la Bible et à son autorité diverge profondément d'une religion à l'autre, le fait est que les trois religions sont héritières de la Bible et connaissent en leur sein des lectures créationnistes, si ce n'est directement à partir de la Bible ou de leurs Écritures, à tout le moins à partir des interprétations autorisées (midrachim, commentaires des Pères de l'Église, hadith).

<sup>4</sup> « La science du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle reste dominée non seulement par l'espoir mais également par la certitude d'expliquer par le réel tout le réel » (Jean Fourastié, *Ce que je crois*, Grasset, 1981, p. 123).

<sup>5</sup> La pensée de Jacques Monod en est une illustration parfaite : « L'ancienne alliance est rompue : l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. À lui de choisir entre le Royaumes et les ténèbres (*Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970, pp. 224-225).

s'affairent et s'arment pour la riposte.<sup>6</sup> Sous les oripeaux du langage scientifique, ils tamponnent le dogme par des arguties, ne retenant des données ou découvertes que ce qui abonde dans le sens des énoncés traditionnels. La pirouette consiste à ce que la littéralité des Écritures se trouve toujours, comme par enchantement, confirmée par la « vraie » science. Et ce « concordisme » (ce « contorsionnisme ») mâtiné de mauvaise foi, comme le dénonce le rabbin Louis Jacobs dont nous aurons à reparler, n'est pas seulement le lot des créationnistes chrétiens. Certes, la tradition juive a très tôt pris quelque distance envers la littéralité de certains épisodes bibliques. Mais l'interprétation talmudique qui en a été donnée ensuite est le plus souvent à son tour prise pour référence absolue pour dire le réel, de sorte que l'exercice consiste désormais à se référer à elle, avec le même littéralisme ou autoritarisme. Mais ce n'est pas le lieu de s'y attarder.

Ce sur quoi nous voulons insister ici, c'est que l'on est en droit de voir les deux approches antithétiques comme des *réductionnismes*. Pour les premiers, les scientifiques, tout phénomène doit ressortir de l'immanence : la substance, la matière et ses énergies, ses forces et ses champs, les « Lois » inhérentes qui la contraignent. Ce *physicalisme* est cependant loin de tenir ses promesses et de parvenir par des « explications » concluantes à résorber les poches de résistante à son ambition totalisante. Ainsi en va-t-il de phénomènes tels l'émergence de la conscience, l'étrange téléonomie observée en biologie, les indéterminations, incomplétudes et incertitudes foncières relevées en physique quantique. Celle-ci est si truffée d'étranges paradoxes qu'elle invite à l'invention d'éléments spéculatifs (telles les « variables cachées non locales »), ou jusqu'à la mise en cause de la matérialité de la matière... Pour les seconds, les créationnistes, tout doit pouvoir ressortir de l'intentionnalité divine, telle qu'elle a été notamment exprimée dans la littéralité des faits bibliques. Toute explication des phénomènes ou des événements qui n'entre pas dans le cadre de la parfaite providence ou la rétribution divine (récompenses et châtiments) ou n'est pas corroborée par la grille de lecture de la Bible et de la tradition rabbinique antique et médiévale se voit brocardée, qualifiée d'hérésie. Il n'est de vraie science que la Tradition...

On a beaucoup dénoncé le créationnisme, comme une expression du fondamentalisme (si l'on entend par ce terme trop galvaudé la volonté de s'en remettre à l'autorité des sources premières sacrées, et de récuser les formes novatrices de la religion). À juste titre. Mais on n'a pas suffisamment réalisé que le fondement du fondamentalisme est ce que l'on doit appeler le *Révélationnisme*. Le créationnisme en est seulement l'épiphénomène. Expliquons-nous. Ce que Lamarck et ensuite Darwin ont mis en exergue, à savoir l'existence d'une longue histoire et évolution des espèces, s'est révélé à même époque valoir pour ce qui concerne l'origine des Écritures saintes et le développement des traditions religieuses. Pour ne citer que l'un ou l'autre exemple, la critique littéraire, comparatiste, n'a eu de cesse de montrer depuis un siècle et demi des accointances indéniables entre la Bible et la littérature du Moyen-Orient antique : sur un plan juridique (ex. code d'Hammourabi), narratif (ex. épopée de Gilgamesh en Mésopotamie), sapientiel (ex. Sagesse d'Aménémopé en Égypte ; Paraboles d'Ahiqar en Assyrie), mythique et stylistique (ex. poésie et récits d'Ugarit en Canaan). Par ailleurs, l'archéologie moderne, même si elle a pu ici et là confirmer l'historiographie biblique, a révélé de nombreuses incompatibilités entre les faits relatés et les fouilles du terrain. Ignorer, nier ces parentés ou disparités embarrassantes n'est pas différent que de refuser de prendre en considération l'existence de fossiles ou ne voir en eux que des « pièges tendus par Dieu pour

---

<sup>6</sup> Les termes, « créationniste » et « scientifique », sont tous deux peu opportuns et prêtent à confusion. Ils induisent qu'il y a un *antagonisme* irréductible entre la croyance (en la Création) et la méthode scientifique. Or il existe un créationnisme et un scientisme « *pondérés* » qui cherchent à les allier raisonnablement.

que s'égarent les hérétiques »<sup>7</sup>... Le révélationnisme est l'attitude qui consiste à défendre coûte que coûte « l'intégrité » de la Bible, aux dépens et en dépit de toute démarche scientifique et historique. Le révélationnisme tient que la Tora, toute la Tora, écrite et orale (c'est-à-dire non seulement le Pentateuque mais aussi son interprétation telle que reflétée dans la tradition rabbinique) serait descendue du ciel dans les bras de Moïse de façon immédiate et impromptue, hors toute influence de l'environnement culturel, tout comme Adam le premier homme aurait surgi de la glèbe, hors tout processus d'homonisation et de préhistoire. Selon ce schéma, la Tora serait apparue dans le ciel ouvert du Sinaï comme une « météorite », une entité radicalement allogène, « extra-terrestre ». C'est là ce qu'on pourrait appeler, non sans une pointe d'ironie, l'*immaculée conception*<sup>8</sup> de la Tora, une Révélation *ex machina*. Conception, du reste, pas très éloignée de celle du « Coran incréé »<sup>9</sup> qui comporte, dans son acception fondamentaliste, le déni de toute médiation humaine, de toute « évolution » qui maculerait la Révélation divine. Et si la réalité de quelque évolution est concédée, dans certaines limites, elle n'est jamais que simple dérivation, élargissement ou adaptation nécessaire et temporaire. Sans quoi elle ne peut être que déviation, corruption, du seul fait qu'elle contredit l'autorité d'une tradition dont les interprétations retenues sont pour ainsi dire « paroles d'évangile »...

Pour la science, l'historicité du récit biblique est sujette à caution. La Bible est elle-même un produit de l'histoire, de l'inventivité humaine. Des hommes, de différents horizons et sous diverses imprégnations culturelles ont participé à son élaboration. Des débats internes s'y décèlent et se prolongent au-delà. Les mentalités, les valeurs, les normes ont évolué, jusqu'à s'émanciper des anciennes. On pense aux exemples de loi biblique les plus connus : l'application des châtiments corporels (dont la peine capitale), la polygamie, l'esclavage, pratiques inscrites selon la tradition rabbinique au rang des 613 commandements. Ne les applique-t-on plus car cela n'est plus possible ou car cela n'est plus souhaitable ? La seule et véritable question qui se pose à ceux qui se veulent adeptes du judaïsme tout en prenant acte des acquis scientifiques mais aussi de ce qu'ils considèrent comme des avancées majeures de la conscience humaine est la suivante : la découverte de l'*évolutionnisme* – non seulement celui des espèces ou du cosmos mais aussi celui des Écritures et de la civilisation juive dans ses croyances, normes et valeurs – constitue-t-elle une solution de continuité, c'est-à-dire la réfutation définitive de la sacralité biblique ? Ou, a contrario, une pensée *évolutionniste* du judaïsme est-elle possible et si oui, laquelle ? En d'autres termes, dans les nouvelles conditions du savoir, est-il possible de concilier raison et religion, de présenter une vision de la Révélation qui soit tout à la fois *plausible* pour l'intelligence et *crédible* pour la foi ?

Nous avons pu nous en expliquer à l'occasion de la parution récente en français d'un ouvrage du rabbin Louis Jacobs qui a voué sa vie et son œuvre à relever le défi de la synthèse entre science et religion.<sup>10</sup> Nous invitons le lecteur à s'y reporter car il y trouvera l'essentiel de l'argumentaire ainsi que la documentation et les sources qui illustrent son propos et que nous

---

<sup>7</sup> De tels propos sont parfois tenus par des contemporains, en s'appuyant sur un midrach selon lequel Dieu fournit des arguments aux hérétiques pour qu'ils s'enfoncent davantage et courent à leur propre perte (cf. *GnR* 8:8).

<sup>8</sup> Pour être précis, puisque nous en référons au lexique chrétien, il faudrait parler plutôt de la « conception virginale » (Marie « fécondée par le St Esprit ») que de l'immaculée conception (Marie conçue elle-même « sans le péché de la chair »).

<sup>9</sup> Cf. Ignaz Goldziher, *Le dogme et la loi dans l'Islam*, Paris-Tel Aviv, Eclat & Geuthner, 2005, pp. 92-95. Heschel, *loc. cit.* p. 335. Et ce qu'écrit André Chouraki en introduction à sa traduction du Coran : « Le Qur'ân est-il créé ou incréé ? Dès le IX<sup>e</sup> siècle, mu'tazilites et hanbalites débattirent de cette question à en perdre haleine... et parfois la vie. Ibn Hanbal (780-855) soutint que le Qur'ân était une partie de la connaissance d'Allah et qu'il était sinon incréé du moins précréé (*ghair makhlûq*). Surgit alors la polémique entre partisans de la pré-création du Qur'ân, de son éternité ou de sa non-éternité, “Allah n'ayant jamais parlé et ne parlant pas”. »

<sup>10</sup> Cf. Louis Jacobs, *La religion sans déraison*, suivi d'un essai de Rivon Krygier, *L'homme face à la Révélation*, Albin Michel, 2011.

ne pouvons reproduire ici. Nous nous attacherons dans les lignes qui suivent à mettre en exergue quelques traits majeurs qui sous-tendent la pensée de ce grand maître, et partant, de pousser quelque peu la réflexion. Pour Jacobs, si révélation et évolution (ou si religion et raison) sont compatibles, c'est parce que Dieu et les hommes y participent, formant une dynamique commune. Mais quels sont les principes directeurs qui permettent de concilier ce qui semble diamétralement opposé ?

L'assertion matricielle du rabbin Jacobs aura été de dire : « Le propos de la Bible n'est pas de décrire la marche des cieux mais d'indiquer à l'homme la marche pour les gagner... »<sup>11</sup> Cette première distinction qui très longtemps en Occident n'allait pas de soi est absolument nécessaire car en mettant en concurrence science et religion, on oublie trop souvent qu'elles n'ont pas même vocation. La science traite du pourquoi (le mode de fonctionnement), la religion du pour quoi (le but du fonctionnement) ; la science se concentre sur l'immanence (le réel), la religion sur la transcendance (ce qui indexe, oriente le réel et le dépasse) ; la science est descriptive (ce qu'il en est), la religion est prescriptive (ce qui doit en être). Ne répondant pas aux mêmes questions, elles doivent pouvoir théoriquement coexister l'une avec l'autre. Toutefois, toute l'œuvre de Jacobs exhorte la conscience religieuse à ne pas s'illusionner de s'en tirer à si bon compte. Nécessaire, l'assertion de Jacobs n'en est pas pour autant suffisante. Prétendre que la religion n'est pas sous la même juridiction que la science, et ne serait donc pas entravée par son propos, ne résout pas le problème de fond que constitue l'incompatibilité des discours, professait Jacobs. Car la science ne prend pas seulement pour objet la nature mais examine aussi la pertinence du « référentiel » et du « logiciel religieux », c'est-à-dire la crédibilité de son discours au regard des découvertes et des divers savoirs. Et la réflexion philosophique, à défaut de la science, est là pour tirer les conséquences intellectuelles et existentielles des démentis scientifiques, quitte à ébranler toute créance dans la tradition religieuse.

L'intérêt au demeurant de dissocier les deux démarches, celle de la science et celle de la religion, réside dans le fait qu'il devient plus aisé de définir ce dont la religion doit absolument se défaire, comme ce à quoi elle doit impérativement s'attacher pour ne pas se trouver en défaut, afin de se vouer pertinemment à sa véritable vocation. Nous retiendrons pour ce faire trois consignes fondamentales sous forme de principes méthodologiques.

Le premier est que *la religiosité ne doit pas dépendre de l'historicité des faits relatés dans les Écritures sacrées*. C'est en effet non fiable puisqu'ils sont sérieusement sujets à caution par la raison en prise avec les découvertes. Encore faut-il montrer que le sens spirituel de la Bible ne se dissout pas si les épisodes relatés ne sont pas conformes aux faits établis par les sciences de l'histoire, en en assumant les conséquences. Que doit-on penser de ce qui s'est vraiment passé, par exemple, si le monde n'a pas été créé en six jours, si le premier homme n'est pas apparu il y a quelque 5772 ans, si tous les animaux de la terre ne se sont pas réellement embarqués sur l'Arche de Noé ? On observe en pratique, que beaucoup ont su se résoudre d'une manière ou d'une autre, à ne plus entendre ces récits au premier degré, en y voyant comme un langage métaphorique, pour décrire des réalités mystérieuses dont le sens est surtout symbolique. Mais si ces « événements » bibliques peuvent ne pas s'être réellement produits dans les conditions dépeintes, pourquoi en serait-il autrement de la sortie d'Égypte, de l'ouverture de la mer Rouge, de la Révélation du Sinaï, de l'errance durant quarante ans dans le désert, de la conquête de Josué et bien d'autres épisodes encore dont nous n'avons aucune trace archéologique mais en revanche bon nombre d'indices contraires ? Il serait « raisonnable » de leur appliquer le même traitement, la pure symbolisation, sauf que l'on touche alors à un point extrêmement sensible car le judaïsme est une religion profondément ancrée dans l'histoire. Les épisodes évoqués sont des événements fondateurs de la conscience

---

<sup>11</sup> *We have reason to believe*, London, Vallentine Michell, 1957, p. 84.

juive qui se voit comme constituant un peuple à vocation messianique. Les personnages de la Bible ne sont pas pensés comme de vagues héros mythologiques mais bien comme des ancêtres à l'origine d'une lignée qui s'est perpétuée et s'incarne encore dans le peuple juif d'aujourd'hui. La sortie d'Égypte est l'événement *archétypal* de l'émancipation individuelle et collective. De très nombreux rites s'y rapportent directement ou indirectement et y trouvent leur fondement. L'espérance juive est celle d'une rédemption de l'humanité dans l'histoire, rendue possible parce qu'elle se fonde sur le précédent, certes prodigieux mais effectif, de la sortie d'Égypte et consécutivement sur le fait que Dieu a confié à Israël la Tora comme son instrument d'édification morale et spirituelle. Si rien de tout cela ne s'est jamais produit concrètement, tout l'édifice s'avérerait être bâti sur des sables mouvants...

C'est ici qu'intervient une seconde consigne particulièrement subtile et ingénieuse à laquelle nous allons tenter d'apporter quelque prolongement. Jacobs dénonce ce qu'il appelle « the genetic fallacy », l'erreur de raisonnement qui consiste à établir l'autorité d'une pratique religieuse à l'aune de son ancrage originel dans les temps immémoriaux.<sup>12</sup> Comment se traduit ce que nous pourrions rendre par « erreur de genèse » ? La théologie médiévale, encore suivie largement par l'approche orthodoxe radicale, considère que d'entrée de jeu, à la Révélation du Sinaï, « toute la Tora a été donnée », c'est-à-dire munie de la loi orale, son interprétation prescriptive (et si ce n'est explicitement, au moins de façon latente), et que celle-ci correspond en tout point à celle qui est encore délivrée par les codes rabbiniques d'aujourd'hui.<sup>13</sup> Dès lors, si des découvertes ou des analyses historiques donnent à penser que des normes ont considérablement évolué (jusqu'à se différencier, voire s'opposer en quelque façon aux règles d'origine), il ne resterait plus qu'à choisir entre renier l'autorité actuelle d'une prescription religieuse ou alors renier lesdites découvertes en s'arc-boutant dogmatiquement sur le maintien de la vision mythique d'une chaîne de transmission immuable et inaltérable depuis les origines. Au fond, par une curieuse alliance contre-nature, tant les scientifiques que les fondamentalistes s'accordent à dire que toute évolution normative trahit forcément une forme de corruption. Pour les uns parce que dans cette hypothèse la parole divine est dévoyée, pour les autres parce que l'évolution des normes halakhiques calque celle des mœurs produites dans les divers contextes sociaux, en conséquence de quoi, il ne faut y voir aucune trace d'absolu divin. Pour Jacobs, il s'agit bien là d'une erreur « fatale » car c'est l'inverse qui est vrai ! Et telle est la seconde consigne : *ce n'est pas en raison de ce qui s'est passé à l'origine de la Révélation mais en raison de ce qui se passe encore, en bout de chaîne, aujourd'hui et là où nous en sommes, que se trouvent les véritables fondations de l'autorité de la Tora.*

En effet, que savons-nous des conditions réelles de la Révélation de la Tora au Sinaï « depuis les cieux » ? Nous ne pouvons nous contenter de faire confiance aveuglément à une tradition d'écriture car celle-ci est elle-même le fruit d'une histoire, celle de la tentative des hommes de reconstituer ces mystérieuses conditions, bien souvent à la suite de vives controverses et débats contradictoires comme autant d'hypothèses interprétatives légitimes. Qui plus est, nous

---

<sup>12</sup> Jacobs illustre cette question capitale dans *La religion sans déraison*, pp. 63-81, revenant sur un chapitre important de son ouvrage *Beyond Reasonable Doubt, Au-dessus de tout doute raisonnable*, intitulé : « Les mitzvot (préceptes) : données par Dieu ou produits de l'homme ? »

<sup>13</sup> Cf. Maïmonide : « Le huitième article de foi est que la Tora vient des cieux, c'est-à-dire que nous croyons que toute cette Tora qui se trouve aujourd'hui entre nos mains est la Tora qui a été donnée à Moïse, et qu'elle provient tout entière de la « bouche de Dieu », c'est-à-dire qu'elle lui est venue de Dieu par un procédé que nous ne pouvons appeler que métaphoriquement « parole ». Bien que nous ne sachions au juste comment, elle est parvenue à Moïse comme à un scribe à qui sont dictés les dates, les événements et les ordres, et c'est pourquoi il est dénommé « graveur ». [...]. Et il en va de même pour l'interprétation traditionnelle (la Tora orale). Elle aussi a été donnée de la « bouche de Dieu », et c'est elle que nous pratiquons aujourd'hui : que ce soit le modèle de la soucca, du loulav, du chofar, des tsistiot, des tefillin, etc., c'est le modèle même que Dieu a prescrit à Moïse et que celui-ci nous a communiqué » (*Pirouch ha-michna, Perek Helek, Yessod 8*).

disposons désormais aujourd'hui d'un tas d'instruments critiques et méthodologiques qui nous permet et même nous contraint de mettre en perspective socio-historique ces traditions interprétatives. Si bien qu'à se demander en toute probité intellectuelle ce qu'il en a été effectivement à l'origine de la Révélation, nous n'en sommes qu'à établir des conjectures, fonder des hypothèses, s'agripper à tel ou tel vague indice, et avouer au final notre perplexité. Vouloir fonder l'autorité de la tradition sur un point d'origine qui nous échappe est une entreprise insensée, vouée à l'échec. Elle revient à vouloir pénétrer les nuées de Gloire qui enveloppaient le sommet de la montagne du Sinaï dans la scène du récit de l'*Exode*, brume dans laquelle seul Moïse a jamais pu pénétrer ! Sommes-nous alors dans le brouillard le plus total ? Jacobs répond par un non qui, s'il ne peut être catégorique, est suffisamment énergique. La valeur ou l'autorité d'une norme supposée révélée dépend non de la connaissance maîtrisée de sa cause mais de la perception de son effet, à savoir ce que la communauté d'Israël en a perçu et retenu au cours des âges et de ce que cet effet continue à produire sur la communauté d'Israël, de par la spiritualité qu'elle lui insuffle et qu'il retraduit ensuite. L'effet, en somme, est la preuve la plus tangible de la cause. Il en est même son incarnation, même s'il n'en est pas le « parfait » miroir. Le récepteur de la Tora, Israël, est bien vivant, sous nos yeux ! Tel est le vrai point d'ancrage : le désir dans le cœur, la pensée et les actes de poursuivre une aventure identitaire et spirituelle. La Tora, si elle a pour socle un canon d'Écriture, est une spiritualité vivante et ses impulsions et vibrations sont celles qui remontent à la nuit des temps pour s'imprimer ensuite en quelque façon dans les esprits qui s'inscrivent en maillons d'une chaîne ininterrompue de générations. Nous avons de bonnes raisons de penser que les normes appliquées aujourd'hui sont le fruit d'une longue évolution, mais cela ne signifie rien d'autre que nous sommes d'authentiques héritiers d'un projet civilisationnel qui s'est perpétué tout en interagissant, laissant un nombre considérable de traces au cours d'une longue histoire, tout en s'enrichissant incessamment de divers apports. Ce n'est pas foncièrement différent de l'évolution d'un individu qui reste à la fois structurellement le même à chaque âge, tout en se transformant continuellement. Nous ne connaissons pas nécessairement grand-chose de notre lignée familiale et encore moins des origines de l'humanité. Sans doute, certaines informations dont nous disposons sont bien maigres, déformées ou mal évaluées. Sans doute les hommes et femmes que nous sommes ne sont pas dénués de carences et de défauts. Nous n'en sommes pas moins tous présents, « *nitsavim* »<sup>14</sup>, chargés d'un lourd et précieux héritage.

On objectera qu'il est difficile de se tenir benoîtement pour l'héritier d'une tradition dont l'origine de la chaîne est constituée d'événements douteux, à caractère mythique, trop fantastiques ou fantaisistes pour être crédibles pour nos consciences, tout simplement car rien de pareil ou de similaire n'affleure dans nos expériences de vie. Nous connaissons la fameuse boutade de la maman qui demande à Moïchè, son enfant fraîchement revenu du Talmud Tora, ce qu'il a retenu de la leçon sur le passage de la mer rouge. Et celui-ci de raconter comment Moïse après avoir fait bombarder les fortifications égyptiennes, a lancé ses chars à l'assaut des positions des gardes-côtes, puis a fait appel à l'unité du génie qui, en un temps record, a posé les ponts flottants qui auront permis à tout les fantassins de traverser la mer rouge à pied sec, puis fait sauter habilement le même pont alors que toute l'armée égyptienne se lançait à sa poursuite... La mère furieuse l'interrompt et dit à son fils : « C'est quoi toutes ces sornettes, tu n'as pas honte d'inventer tout ça !? » Et Moïchè de répondre : « Maman, j'ai préféré te raconter tout ça à ma façon, parce que si je t'avais répété ce que le rabbin nous a raconté, jamais tu ne m'aurais cru ! » L'objection est de taille. Mais est-ce que ce qui a caractère « mythique » est *ipso facto* coupé de toute réalité, dénué de toute signification précieuse et de toute « vérité » ?

Un premier constat nous fera avancer l'idée que tout ce qui touche aux réalités ultimes et aux

---

<sup>14</sup> cf. *Deutéronome* 29,10-11.

frontières de la connaissance (et cela vaut autant pour la science) est nimbé d'un halo de mystère et qu'il existe de ce seul fait une grande difficulté à parler assurément du passé lointain ou d'une réalité lointaine, sans que l'on soit contraint d'en passer par les métaphores, les constructions mentales qui ont pris jadis la forme de mythes et aujourd'hui de théories ou de figures géométriques, mais toujours incertaines et imprécises. En l'occurrence, personne ne sait au juste dans quelle mesure les Anciens, auteurs des Écritures, ont plutôt rassemblé des traditions remontant à la nuit des temps ou ont au contraire tenté de se représenter ou reconstituer eux-mêmes ce qui avait pu se produire jadis. Sans aucun doute, le regard contemporain que nous portons sur l'historicité des faits rapportés dans ces écrits est semé de scepticisme et de préventions diverses. Mais il est plus que probable que tout ce qui a été rapporté comporte à tout le moins un noyau de réalité pour qu'un moment dans l'histoire ait émergé un peuple imprégné de la conscience profonde d'avoir eu ses ancêtres exilés en Égypte avec tout ce qui s'ensuit, et tout ce qui l'entoure, sans avoir l'impression de découvrir « un nouveau roman ». Difficile et finalement plus improbable d'imaginer que tout cela ait pu être pure fabulation de cercles intellectuels qui auraient « vendu » une version *ex nihilo* du passé de tout un peuple. Songeons un instant au fait suivant. Le nom de David n'est mentionné dans aucun des textes égyptiens ou mésopotamiens qui ont été exhumés. Longtemps nombreux biblistes en avaient conclu que la dynastie davidique était une pure fiction, une invention postexilique, jusqu'à ce qu'un fragment de stèle, daté de 835 avant l'ère commune, soit découvert en 1993, sur le site de Tel Dan au Nord d'Israël. Il porte une inscription capitale : le roi araméen Hazaël se vante d'avoir tué le roi Ahaz fils de Jéhoram, de la maison de David... Cet exemple devrait inciter à la plus grande prudence : l'archéologie n'est pas une dogmatique mais une science et, comme la tradition, tant son contenu que sa méthodologie sont sujets à évolution et réinterprétation !

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : si la littérature biblique ne peut être raisonnablement prise pour un « reportage », un relevé historique de faits avérés, elle est à coup sûr l'interprétation d'une situation, celle de la destinée humaine au sens universel comme celle d'un peuple singulier au sein de la vaste humanité. Elle est une tentative de saisir la puissance transcendante qui en imprime le mouvement. En somme, il en va de ces écritures comme il en va des tableaux impressionnistes. Ce sont certes des prismes de lecture plutôt que des clichés photographiques mais comme tels, ils produisent un « effet de loupe » des plus suggestifs et instructifs sur le « réel ». Et certes, en lisant la Bible, nous n'apprenons pas directement les hauts faits qui se sont produits, ni ne saisissons les lois proférées directement de la bouche de Dieu. Mais nous découvrons le produit de l'inspiration humaine qui a tenté de les restituer et d'en percer si peu soit-il le secret. Sans doute certains faits relatés ne sont pas produits comme ils ont été décrits. Mais la sensibilité « artistique » exprimée par cette littérature – la vision qu'elle a captée dans son inspiration – est elle-même un témoignage du réel. Ce gisement est devenue la mémoire collective d'un peuple qui s'est forgé l'âme ensuite, pendant des millénaires, à son contact. D'aucuns objecteront alors que ce prisme de lecture est lui-même daté et ne peut donc servir de référent absolu comme le prétendent les traditions religieuses. Et c'est là, à notre sens, que gît toute l'erreur et le malentendu. L'erreur, parce que pour la conscience religieuse, c'est justement la pertinence toujours actuelle de ce prisme, sa capacité malgré sa propre évolution à nous munir d'une autre dimension, à induire de résonances et à fournir des clefs de lecture pour éclairer la réalité qui nous entoure et la réévaluer. La Bible, et partant la tradition rabbinique qui s'est forgée à l'entour continue à parler au cœur, à l'esprit et à l'intelligence de ceux qui s'en imprègnent (même si elles peuvent tout autant abuser les esprits coupés de toute rationalité). Quant au malentendu, il tient au fait que certains, scientifiques ou fondamentalistes, s'imaginent que puisque cette littérature est dite « révélée », elle doit nécessairement être considérée comme l'expression ou la prétention d'une révélation absolue, définitive et saturée. C'est qu'ils ne croient ni les uns ni les autres au primat de l'interprétation, à la préséance du présent sur le passé, au prolongement et à l'actualisation

possible de la Révélation par l'herméneutique.

Nous évoquions plus haut le principe nécessaire à l'émancipation de la religion, selon lequel la religiosité ne doit pas dépendre de l'historicité des faits relatés. Nous venons, avec l'évocation de « l'erreur de genèse », de poser le principe que le mouvement d'appréhension de la vérité religieuse devait aller du présent au passé et non l'inverse. Nous posons à présent pour troisième principe que *la religiosité ne doit pas pour autant se dissocier de l'histoire ! Un texte doit être d'abord situé dans son contexte littéraire !* Comme chacune des interprétations qui en suivra. C'est à cette condition qu'on en perçoit la trajectoire dans l'histoire, au-delà des situations sociétales. L'approche évolutionniste de la Tora est celle de la « Révélation permanente » qui interdit d'absolutiser une fois pour toutes tel discours ou tel norme, tout comme elle se refuse à n'en retenir que le relatif et l'éphémère. Il s'agit plutôt d'en épouser le mouvement et en poursuivre l'aventure. La conséquence désastreuse de la sur-sacralisation du texte (comme de toute doctrine et de toute religion) est sa réification, sa totémisation, et par suite la tyrannie, ou plus exactement celle des tenants de l'interprétation fondamentaliste du texte, exercée sur la communauté des fidèles. La conscience humaine (le sens critique mais aussi la sensibilité et l'attention aux êtres et aux réalités) s'annihile devant la lettre et s'atrophie. Or comme l'attestent de nombreuses illustrations mises en exergue par Jacobs, la tradition rabbinique abrite la conviction que Dieu ne cesse de s'adresser aux hommes car l'interprétation incessante des textes et des nouvelles réalités en fournit le sens à chaque génération. Et ce faisant, le constat est que non seulement les normes du judaïsme ont évolué mais ainsi aussi en a-t-il été et en sera-t-il du narratif et des prismes de lecture par lesquels nous nous représentons l'autorité de cette tradition. Car si Dieu se révèle à l'homme, l'homme qui interprète les Écritures n'a de cesse de révéler Dieu. Si bien que prétendre que la Tora divine est déjà pleinement révélée revient à en tarir la source et engendre un faux-messianisme.

L'idée fondatrice que l'homme ne doit pas être un récepteur passif de la tradition mais doit sans cesse penser la péréquation et l'adéquation du contenu traditionnel (et son exigence) à la réalité vécue et perçue trouve son expression dans un principe fondamental énoncé dans les *Maximes des Pères* :

Rabbi Elâzar, fils d'Azaria, disait : Sans Tora, point de savoir-vivre (bonnes mœurs, civisme) mais sans savoir-vivre, point de Tora. Sans la sagesse, point de crainte (scrupule moral et religieux) mais sans la crainte, point de sagesse. Sans discernement, point de connaissance mais sans connaissance, point de discernement. Sans farine, point de Tora mais sans Tora, point de farine (*Avot* 3:21).

Cette conception systémique, en binôme, revient à dire que la Tora ne se suffit pas à elle-même, en tant que source de l'orientation de l'homme ! Le rôle du Sage ne peut se cantonner à celui du simple conservateur de Musée ou de gardien du Temple. Il doit incorporer une fonction de réflexivité et de révision des règles, complémentaire au cumul de sagesse thésaurisée dans les codes de loi et la jurisprudence. Ce qui suppose l'apposition d'une sagesse à la fois critique et empirique. Nous avons rendu par « savoir-vivre » la notion talmudique de « *dèrèkh èrèts* » qui signifie littéralement « voie terrestre ». Expression difficile à cerner car elle ne pointe pas une vertu particulière mais la capacité globale qui consiste à mûrir, à se faire vertueux par sa propre édification intérieure. La « voix terrestre » doit être entendue comme le complément de la « voix céleste », à savoir la « Tora provenant des cieux », révélée par Dieu.<sup>15</sup> Les deux voies doivent confluer pour tracer le chemin de

---

<sup>15</sup> Voir le Midrach rabba : « Rabbi Yichmâel fils de rav Nahman enseigne : Vingt-six générations de voie terrestre (savoir-vivre/bienséance, décence, dignité) ont précédé la (révélation) de la Tora, ainsi qu'il est écrit : « (Dieu posta devant le jardin d'Eden les chérubins et la flamme du glaive fulgurant) pour garder *la voie de l'arbre de vie* » (*Gn* 3,24). Or cette « voie » est la voie terrestre, ensuite de quoi « l'arbre de vie » est la Tora » (*LvR* 9).



l'homme et de toute l'humanité. Si la Tora est l'axe de l'ordonnée alors la vertu est celui de l'abscisse. Se dessine alors une courbe qui se déploie dans l'histoire et dont l'issue confine à la réalisation de la Tora messianique, sommet où culminent la sagesse du ciel et de la terre.

Une illustration édifiante de cette conception se trouve enracinée dans un Midrach ancien qui porte sur de la création du premier homme :

Rabbi Simon enseigne : Quand le Saint loué soit-Il s'apprêta à créer le premier homme, les anges du service ne furent que factions et clans. – Crée-le, lançaient les uns ! – Ne le crée pas, lançaient les autres ! Comme le dit le verset : "Générosité et vérité se heurtent, Justice et paix se colletèrent" (*Psaumes* 85,11). – Crée-le, disait la Générosité, car il fera montre de générosité. – Ne le crée pas, plaïdait la Vérité, car il sera tout entier mensonge ! – Crée-le, disait la Justice, car il rendra justice ! – Ne le crée pas, plaïdait la Paix, car il sera tout entier querelle ! Que fit le Saint béni soit-Il ? Il se saisit de la Vérité et la jeta à terre, ainsi qu'il est dit : "Il jeta la vérité à terre" (*Daniel* 8,12). Alors les anges du service protestèrent devant le Saint loué soit-Il : "Maître du monde, comment peux-Tu humilier ainsi Ton Sceau ? – Que la vérité se relève donc de la terre : "Que la vérité croisse de la terre" (*Psaumes* 85,12), proclama-t-Il ! Pendant que les anges du service disputaïent encore, le Saint loué soit-Il créa l'homme. Il leur dit : "Qu'avez-vous à disputer, l'homme est déjà fait !" (*GnR* 8:5).

La création de l'homme est placée sous le signe de l'ambivalence, de l'indéterminé. N'est-il pas lui-même une créature hybride, ambiguë, faite à la fois de matière et d'esprit, de ciel et de terre, comme le dit le verset : « L'Éternel Dieu façonna l'homme, poussière extraite du sol : Il fit pénétrer dans ses narines un souffle, et l'homme devint alors un être vivant » (*Gn* 2,7) ? Le monde d'en-haut en est chamboulé, car la vérité, sceau de Dieu, est jetée à terre. Mais c'est pour mieux pousser à mesure que grandira l'homme, avec tous les risques encourus. Telle est la « voie de la terre » qui devra convaincre au final les anges du sens de l'existence ici-bas...

Quelque chose nous a été inspirée par le haut, venue d'ailleurs, d'un indéfinissable qui crée en nous un appel et nous fait tendre vers un but ultime. Mais nous empruntons pas à pas le long chemin des hommes, de l'histoire, pour y atteindre. Et c'est ainsi que nous répondons au dire du rabbin Chimchon Raphaël Hirsch (Allemagne, 1808-1888). Dans un texte polémique où il s'en prend à la Réforme, il écrit : « Pour eux la religion est valide seulement dans la mesure où elle ne gêne pas le progrès ; pour nous, le progrès est valide seulement dans la mesure où il ne gêne pas la religion. C'est là toute la différence ; mais cette différence est un abîme... Vous devez admettre que c'est seulement parce que 'religion' ne signifie pas pour vous la parole de Dieu, parce que dans votre cœur vous niez la révélation divine, parce que vous ne croyez pas en la révélation donnée à l'homme mais en la révélation venant de l'homme, que vous pouvez donner à l'homme le droit de poser des questions à la religion » (*Religion allied to Progress*, p. 178).

L'erreur de Hirsch – mais aussi de tant d'autres dans le camp opposé – aura été de nous sommer de choisir notre camp. Pour nous, la Tora vient à la fois de Dieu et des hommes, du ciel et de la terre. Pour le dire autrement et en revenir à notre propos initial, l'idée défendue par Jacobs est que l'homme « descend à la fois de Dieu et du singe » ! Ces deux propositions ne sont pas contradictoires, même si prétendre à une telle modélisation revient à la fois à tenter le grand écart et à le résorber. La révélation est comme un vêtement sacré à tisser pour lequel Dieu est à la trame et l'homme à la chaîne. La vérité humaine pousse depuis les profondeurs de la terre, loin des hautes sphères angéliques et de la Jérusalem céleste. Mais c'est en nous mettant comme au diapason de la liturgie céleste, en proclamant le Trisagion (Saint, saint, saint !) à l'instar des anges, comme le dépeint Isaïe (6,3), pour mieux nous hisser à la vérité céleste, que nous cheminons vers Jérusalem et que la Tora du futur se révèle progressivement à nous : « Nombreux peuples iront et diront : Venez, montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob ; Il nous instruira de Ses voies et nous marcherons

dans Ses sentiers. Car de Sion sortira la Tora, et de Jérusalem, la parole de l'Éternel » (*Isaïe* 2,3). Car s'il est une Tora qui doit sortir de la Jérusalem d'en bas, c'est bien parce qu'elle n'est pas encore éclosée et qu'elle n'affleurera que parce que nous n'aurons eu de cesse de chercher à la recueillir et à l'offrir.